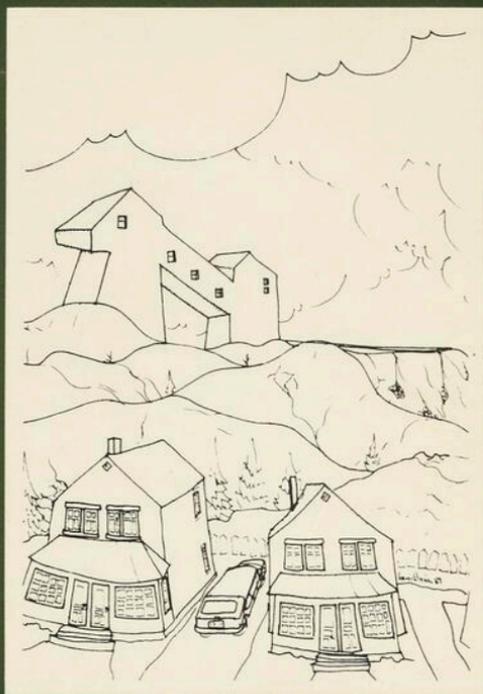


PER
P-285

5

ssibles

VOLUME 5 NUMÉROS 3-4 ANNÉE 1981



Les nouvelles stratégies culturelles :

**Témoignages
Régions
Autogestions**

Manifeste pour les femmes

possibles

VOLUME 5 NUMÉROS 3-4 ANNÉE 1981

Boîte postale 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec

Comité de rédaction :

Jean-Pierre Dupuis, Andrée Fortin, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Roland Giguère, Gilles Hénault, Roger Lenoir, Gaston Miron, Marcel Rioux.

Secrétaire de la rédaction : Robert Laplante

Adjointe à la rédaction : Élise Lavoie

SOMMAIRE

Page

Éditorial :

De la culture comme mode de vie 7

SITUATIONS — TÉMOIGNAGES

Pourquoi peindre ?

Edmund Alleyn 19

Faire un film

Paule Baillargeon 21

Écrire et en vivre

Louis Caron 39

Pour une pratique de l'ambiguïté

Suzanne Jacob 45

L'ALTERNATIVE RÉGIONALE

Une entrevue avec Louis Brien :
la Sibérie n'a pas le monopole de la neige ... 55

Un mariage entre le communautaire et le
culturel construit sur le ROCCR..... 69

Le symposium de sculpture environnementale
de Chicoutimi
Robert Morency 85

Vers une nouvelle façon d'envisager le concept
d'art québécois
Richard Martel 107

Imagos
Francine Saillant 121

AUTOGESTION ET NOUVELLES TACTIQUES

Pour une production culturelle différente
Claude Larivière 129

Les radios communautaires au Québec :
les difficultés
Lucie Parent 137

Sept ans de théâtre autogéré :
le Parminou 147

L'autogestion en revue(s)
Andrée Fortin 161

L'avenir est dans les jeux 175

QUELQUES REPÈRES

Mainmise : la recherche d'une alternative
Benoit Melançon 187

Parti pris et après :
de la revue à la prose narrative
Lise Gauvin 199

Il était une fois... Beau Dommage
Micheline Cambron 219

La Ligue nationale d'improvisation :
du « bon sport » au théâtre
Jean-Cléo Godin 235

De la musitechnique et de ses effets
Michel Robidoux 247

* * *

Terre et bois (Extraits)
Pierre DesRuisseaux 261

La solitude du scieur de long
Francine Péotti 265

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Le débat public sur l'énergie
aura-t-il lieu ?
Jean-Guy Vaillancourt 277

* * *

Un manifeste pour les femmes
Gisèle Tremblay 289

COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES... 319

Iconographie : Huit dessins à la plume
Louis Brien

« Mainmise » : la recherche d'une alternative

« Si nous ne savons pas d'où nous venons, nous pouvons difficilement comprendre où nous voulons aller. »

GRAMSCI

Dans l'éditorial d'un des derniers numéros de *Mainmise*, Michèle Favreau écrit : « Nous avons décidé à *Mainmise*, de continuer à explorer non seulement par le haut, mais "à ras de terre", et nous avons découvert que le REZO, au Québec, était bien vivant. Décentralisation, esprit communautaire, entreprises coopératives multiples, mouvements écologiques, virage des femmes militantes retrouvant le sens de l'humour [sic], projet de villages en ville, un symposium psi à Shawinigan qui fut la fête de l'amour, les freaks au bout du monde [sic], Abitibi, Lac Saint-Jean, Saguenay, Gaspésie, en voie d'autosuffisance et retrouvant le sens de la magie naturelle, ou tout-seuls en ville explorant "Le fond du problème", etc... etc... » (73, p. 3)¹. Témoin du malaise qui, tout au long de son histoire, a déchiré notre plus importante revue contre-culturelle, cet éditorial met en lumière la nécessité pour une revue alternative québécoise de se définir par rapport au milieu qui la voit naître.

1. Pour toute référence à *Mainmise*, nous nous contenterons d'indiquer (entre parenthèses) le numéro de la revue et la (ou les) page(s) que nous utilisons.

S'inscrivant de façon évidente — du moins pour les lecteurs de l'époque — dans le sillage des mouvements sociaux américains et européens, *Mainmise*, bien qu'elle ait été accusée de n'être qu'une « importation ² », présente, dans ses mutations comme dans ses constantes, une image du Québec qui aujourd'hui plus que jamais façonne notre vision du monde. À ce titre, l'expérience de *Mainmise* doit nous permettre d'organiser de façon plus juste nos luttes pour un changement de société.

« Née au cœur de l'impérialisme américain » « chez les enfants de la bourgeoisie ³ », « surgie(e) de l'abondance et non de la pauvreté ⁴ », la contre-culture se manifeste d'abord où la richesse se fait la plus éclatante, en Californie. Déjà mythifiée par les *rockers* des années cinquante et autres *Beach Boys*, le plus riche État américain devient, pour toute une jeunesse passionnée des récits et des poèmes de la Beat generation — Allen Ginsberg, Jack Kerouac, Gregory Corso, Gary Snyder —, la capitale du *flower power*. C'est dans les parcs, les communes et les quartiers rénovés aux couleurs psychédéliques de « San Francisco la prédestinée ⁵ », que les hippies portent les premiers coups au « dieu dollar », à « Babylone », au « Moloch » d'Allen

-
2. « L'anecdote est peut-être indicative de toute l'entreprise mainmisiennne de l'époque, c'est-à-dire l'importation d'une certaine contre-culture étasunienne, dans des versions bien tamisées, consciemment dépolitisées, et présentées comme tombées des nues. (Compte tenu de l'influence de *Mainmise*, on peut se demander si ces pratiques ne sont pas pour quelque chose dans le développement au Québec d'une situation où le politique et le contre-culturel, jusqu'à présent, se sont relativement peu entre-fécondés.) » M. JACOB, *Le Temps Fou*, 1 : 2, juin-juillet 1978, p. 30. Sans aller aussi loin que Jacob, nous croyons que son témoignage est représentatif de toute une lecture qui a été faite de *Mainmise*.
 3. J.-P. BIBEAU et R. DESPRÉS, « La contre-culture : un néo-libéralisme », *Stratégie*, 13-14, printemps-été 1978, p. 77.
 4. J. RUBIN, *Do it*, Paris, Seuil, 1973, p. 115.
 5. M. LANCELOT, *Je veux regarder Dieu en face*, Paris, J'ai lu (396), 1971, p. 62.

Ginsberg. Alliant à la lecture des poètes *beat* le culte de la drogue et un refus de l'*American way of life* teinté de mysticisme oriental, les hippies entreprennent dans les années 1965-1966 une gigantesque « révolution mystique⁶ » qui, malgré son caractère de « contestation idéaliste⁶ », fera trembler les bases du plus grand empire économique au monde. Accourus de tous les coins du pays, les jeunes, ceux qui n'ont pas encore retrouvé la chaleur du foyer familial, profitent de la résistance à la guerre du Viêt-nam pour politiser une manière de vivre que la grande industrie tente férocement de récupérer. Le hippisme sera alors suivi d'une vague de révoltes sur les campus (1968-70) qui connaîtra son aboutissement en l'assassinat, par la Garde nationale, de quatre étudiants à l'Université Kent le 4 mai 1970. La partie du « Mouvement » qui n'est pas alors (1970-1971) complètement essoufflée va se radicaliser, principalement avec les Weathermen et les Yippies, ces hippies avec des fusils.

Suivant les mots d'ordre de Rimbaud et de Marx, ces jeunes révoltés — révolutionnaires ? — veulent « changer la vie » et s'inspirent de Thoreau, Reich⁷, Marcuse, McLuhan et surtout de Tim Leary, apôtre du LSD, et de son fameux « Turn on, tune in, drop out ». L'influence de films comme *2001, l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick et *El Topo* d'Alexandre Jodorowsky sera sensible chez nos contre-culturels locaux.

« Monarchique, révolutionnaire, impériale ou républicaine, la France a toujours maintenu le sacro-saint

6. *Ibid.*, p. 25.

7. « Ce ne sont plus, de nos jours, les partis communistes ou socialistes, mais par opposition à eux, de nombreux groupements apolitiques et des couches sociales de toutes les nuances politiques, qui préconisent de plus en plus la révolution, c'est-à-dire la mise en place d'un ordre social nouveau et rationnel. » (W. REICH, Cité par M. Lancelot, *Le Jeune Lion dort avec ses dents*, Paris, J'ai lu (D 79), 1976, p. 58.)

principe du centralisme de l'État unitaire⁸». C'est contre ce principe que se révoltent les étudiants de Mai-68. Manifestation européenne de l'effervescence hippie et « *new leftist* », la révolte étudiante sera d'abord culturelle et revendiquera plutôt Dada et les surréalistes que Reich et McLuhan. L'influence de cette agitation se fera sentir au Québec pendant la vague d'occupation des cégeps naissants, mais n'aura certes pas l'importance de la pensée américaine.

Malgré les quelques agitations estudiantines et les premières manifestations de cette (relativement) nouvelle drogue qu'est le pot, il faudra attendre en octobre 1970 — le jour même de l'enterrement de Pierre Laporte⁹ — pour voir apparaître notre première revue contre-culturelle, *Mainmise*, « organe québécois de la pensée magique, du rock international et du gay savoir ». D'abord axée sur l'information, l'étude et l'enquête, la revue veut faire du Québec le « village global », l'alternative. Georges Khal et Jean Basile, les fondateurs, croient que le Québec peut vivre intensément la contre-culture grâce « à sa situation géographique préférentielle et à sa personnalité psychologique ouverte¹⁰ » et permettre de survivre à une coopérative d'édition.

Bien que le but de la revue soit « l'U.T.O.P.I.E. » (I, p. 63) dans un Québec où l'alternative est davantage favorisée qu'en Europe ou aux États-Unis¹¹, les premiers numéros sont composés en large partie de traductions de bandes dessinées et d'articles améri-

8. G. ROCHON, *Politique et contre-culture*, Montréal, HMH, 1979, p. 113.

9. J. BASILE et G. KHAL, *La Marijuana*, Montréal, L'Aurore, 1977, p. 17.

10. *Ibid.*, p. 18.

11. « Le Québec, au-delà des erreurs de son vieux clergé, est une terre de haute spiritualité et nous sommes actuellement les plus aptes au monde à devenir ce Tibet électronique dont parle notre cher Fuller » (3, p. 46). Cela ne peut manquer de nous rappeler certains accents de « notre cher Lionel Groulx ».

cains. Ce *Mainmise* première manière — format livre, 200 pages d'information — d'emblée « s'inscrit dans la grande marche de la contre-culture américaine sans le tas de fumier qui pollue les États-Unis » (1, p. 63-64) et considère que « l'identité québécoise s'inscrit tout naturellement dans le grand mouvement de libération utopique qui nous conduit vers l'an 2000 (1, p. 64). Le FLQ — avec l'amateurisme qu'on lui reconnaît aujourd'hui — pose des bombes, enlève un diplomate, tue un ministre ? « Il est évident que le Québec est en danger. Mais le Canada aussi est en danger. Mais le monde aussi est en danger. Les hommes sont aussi en danger » (2, p. 18). Il n'en faut pas plus pour faire dire à Michel Brissonnet¹² que la « contre-culture n'est qu'un autre effet de la colonisation américaine sur le Québec. »

D'une façon plus large, à *Mainmise*, c'est tout le discours politique nationaliste qui est rejeté. Bien qu'il ne puisse éviter les conditionnements inhérents à sa condition de colonisé, le Québécois « pour la première fois dans l'histoire des sociétés » a « l'opportunité... de ne point donner raison aux théoriciens-historiens-politologues » (2, p. 28) et de dépasser ses conditionnements pour atteindre la réalité d'homme universel. « Le premier but de *Mainmise* continue d'être la remise en valeur de la liberté individuelle sur tous les plans » (7, p. 63). On refuse l'*homo quebecensis*, on refuse les limitations du projet politique nationaliste.

« Pour nous, l'identité québécoise de base ne se définit pas par une option politique, ni par un graphique d'évolution économique, mais bien par l'addition de toutes nos centrales d'énergie. La stratégie de la contre-culture québécoise,

12. « Les fondements philosophiques de la contre-culture », *Chroniques*, 18-19, juin-juillet 1976, p. 33. (Cet excellent article est un texte fondamental pour la compréhension du sujet qui nous intéresse.)

sous une forme ou sous l'autre, est de transformer tout le Québec en une immense centrale d'énergie» (6, p. 19-21).

Après vingt numéros première manière, la revue change de format — elle passe au 8½ par 11 — à cause de problèmes financiers. Le magazine veut doubler son tirage, grossir son équipe rédactionnelle et ainsi assurer son autofinancement. Bien que l'on parle toujours de culture parallèle, les champs d'intérêt se multiplient; aux chroniques habituelles, qui prennent de plus en plus de place, s'ajoutent des sujets comme le jazz, la musique classique, le cinéma, les livres. On est toujours ouvert aux nouvelles du « Mouvement » international, mais on se tourne plus résolument vers le milieu québécois et vers une plus grande adéquation des théories présentées par la revue aux pratiques alternatives. Une chronique scientifique apparaît : « ce serait une erreur de croire que la Nouvelle culture fait fi de la technologie. Tout au contraire. Mais la technologie doit servir l'homme et non pas l'opprimer » (22, p. 1).

L'ouverture réelle sur le milieu n'est pas toujours un succès. Dans le numéro 23 (p. 63), on critique violemment *Mainmise* pour son recul face à la question écologique, pour son trop grand nombre de traductions et de bandes dessinées américaines, pour avoir un correspondant en France et pas en Gaspésie. Il faut « sortir *Mainmise* de Montréal! »

« Vivre la nouvelle culture n'est pas facile. Cela demande beaucoup de persévérance et beaucoup d'énergie. Beaucoup de connaissances aussi, mais ça avance lentement... Nous devons communiquer les uns avec les autres. C'est vraiment une question de survie. Même si *Mainmise*, pour des questions de lignes de pensée, ne paraît pas à tous le magazine idéal, nous sommes là, fondamentalement, pour servir la Communauté et

souhaitons que la Communauté se serve de nous » (23, p. 1).

C'est également à cette époque que le problème de la racine indienne des Québécois se greffe aux nombreuses recherches mythologiques de Georges Khal. À partir du numéro 40, on veut adopter un ton plus léger, ouvrir encore davantage aux lecteurs les pages de la revue, favoriser la bande dessinée. On hésite toujours entre la pratique et les révélations de la conscience.

Après une longue période (52 numéros) marquée par la drogue, la musique, l'écologie, la sexualité, la santé des corps et les expériences religieuses, l'orientation de la revue change de façon radicale. Au décloisonnement de la connaissance¹³ et à la guérilla cybernétique, on va opposer, à partir du numéro 53, la musique, « fermement évolutionnaire le plus actif, seule politique possible dans un monde où chacun aurait droit entier et absolu à sa création » (53, p. 2). Alors que la revue s'engage « officiellement à ne pas "sombrier dans la complaisance" » (53, p. 2), elle réclame le droit de devenir un magazine néo-culturel.

« La bourgeoisie le lui accorde volontiers ; elle est même assez fière de ses jeunes : ils sont beaux dans la tête, ils achètent beaucoup de disques américains, ils sont calmes : ils savent fumer, ils n'arrêtent pas de parler de retour à des origines où tout le monde vivait en harmonie, ils ne sont pas comme ces communistes qui ne pensent qu'à renverser le pouvoir¹⁴ ».

13. « Utiliser les théories comme n'importe quel autre outil en les expérimentant d'abord, en les dominant totalement un jour, et en les rejetant (ou en les reléguant au grenier des vieilleries) sitôt qu'elles s'avèrent dépassées ou vidées de leur contenu original. » M. LANCELOT, *Le Jeune Lion dort avec ses dents*, p. 62.

14. Ph. HAECK, « La contre-culture ou la culture révolutionnaire », *Chroniques*, 18-19, juin-juillet 1976, p. 12.

La revue adopte la formule « Rolling stone » — moins les millions — : format tabloïd, photos de « vedettes » sur la couverture, « tout sur la scène musicale à Montréal » à l'intérieur.

Heureusement, l'équipe de rédaction se ressaisit rapidement. Dès le numéro 60, des articles de fond sur des réalités plus contre-culturelles réapparaissent. On revient à la dope et à l'alchimie. Une chronique régionale est publiée sur une base régulière par Michel Bélair, un ancien de la revue qui élève des moutons à Matane. Le 15 novembre a des retombées même chez les freaks : « asteur' qu'on est che nou on va pouvoir s'abonner » (65, p. 117). Un autre tournant est atteint avec le numéro 72 : après un *Mainmise* « Vivre en ville » (72), la revue se tourne vers le Rézo. « Il s'agit de redéfinir l'alternative non plus en fonction des images contre-culturelles clichées (*sic*) mais en fonction de ce que le monde vit réellement dans le quotidien » (73, p. 6). Ce retour aux racines de l'alternative se terminera, comme la revue, avec le numéro 78. Le départ de Paule Lebrun, Georges Khal, « en possession majoritaire des parts » met « la hache dans *Mainmise*¹⁵. »

Selon Michel Brissonnet¹⁶, la contre-culture — et *Mainmise* dans son sillage — s'érige en « nouvelle théologie », en « monisme idéaliste ». Elle rejette la vérité objective au profit d'une assimilation du monde au seul psychique. Toutes les sources — philosophiques ou pseudo-philosophiques, scientifiques ou pseudo-scientifiques — sont bonnes : « Chacun peut se composer un menu dans la mesure où il reste une variation sur le thème principal » (p. 26). Auberge espagnole de la pensée où chacun apporte ce qu'il a glané au gré de ses lectures, la philosophie de la

15. Entrevue accordée à J.-P. BROUSSEAU, « Khal tourne la dernière page de *Mainmise* », *La Presse*, 4/8/79, p. B2.

16. *Art. cit.*, p. 23 et p. 30.

contre-culture refuse tout propos issu du matérialisme pour se réfugier dans un dangereux idéalisme.

Au niveau politique, la pensée de *Mainmise* ne va guère plus loin. Sa critique de la société manque de profondeur et le conduit tout droit à un «apolitisme militant¹⁷». Le sujet isolé prend plus facilement conscience des effets des phénomènes qu'il observe quotidiennement que des causes de ces phénomènes. Il se lance dans une lutte de «grignotement» contre les tabous de la société et tente de parvenir à un Ordre niveau par ce biais. «Essentiellement, *Mainmise* condamne toute forme de pratique politique comme étant improductive d'une véritable transformation¹⁸».

La question des rapports entre nationalisme et contre-culture est plus complexe. Nous avons vu que *Mainmise* refusait d'emblée le projet nationaliste québécois. Il reste que la revue n'a pu s'extraire totalement d'un milieu qui voyait la naissance puis la montée électorale du Parti québécois, ainsi que la flambée de violence terroriste qui a culminé en 1970. Selon Gaétan Rochon¹⁹, la revue est «coincée entre l'Ego et le Nous». Organisant différemment leur rapport aux mêmes réalités (passé et progrès) et s'opposant sur leur conception de l'homme, nationalisme et contre-culture sont quand même — et c'est là leur point commun — «une réponse à l'anonymat et à l'uniformisation du monde moderne²⁰». S'il est possible de faire de tels rapprochements, il semble toutefois qu'on ne peut associer trop étroitement le nationalisme québécois et l'idéologie politique (...) de *Mainmise*: résolument tournée vers les États-Unis et vers un apolitisme idéaliste, la revue ne lutte absolument pas dans

17. J. DUCHASTEL, «*Mainmise*: la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes», *Chroniques*, 18-19, juin-juillet 1976, p. 45.

18. *Ibid.*, p. 49.

19. *Op. cit.*, p. 116.

20. *Op. cit.*, p. 112.

le même champ que les militants du PQ et des syndicats.

Trois ans après que *Mainmise* a cessé de paraître, il est relativement facile de tracer les grandes lignes de son évolution. Changements d'équipes, de formats, de pensées, sont assez connus pour qu'il soit possible de saisir ce qui, pendant huit ans, a « tenu ensemble » cette mosaïque d'idées et de sensibilités. Puisant dans le hippisme californien des concepts que la lutte révolutionnaire armée avait déjà relégués au second rang, faisant peu de cas du brassement idéologique européen, la revue tentait maladroitement de se donner une personnalité propre. Reniant ses racines nationales, elle pigeait à droite et à gauche les éléments qui, selon elle, lui permettraient de favoriser l'éclosion du village global nécessairement issu de toute cette effervescence culturelle. Mais — et ce sont des gens de *Mainmise* qui le reconnaissent — cette importation de valeurs n'a pas été un succès :

« Le terme de "contre-culture" si important dans sa définition même en Europe n'a ici que très peu de sens : les valeurs véhiculées par cette sous-culture ayant pour but de déprogrammer les individus du monde industriel alors que nous n'avons jamais eu le temps de nous programmer à ce monde... Cependant, vue aujourd'hui à la lumière d'un nouveau monde naissant, il est évident que cette sous-culture a toujours appartenu au système de subsides duquel elle vivait ²¹ ».

Jerry Rubin voyait déjà, en 1971, ce qui guettait le mouvement yippie : « Pour [les plus de trente ans] le mouvement révolutionnaire correspond à une crise d'adolescence qui se terminera dans les banlieues résidentielles ²² ». Lorsque l'on voit le même Rubin

21. P. BÉDARD et M. FAVREAU, *Manifeste alternatif*, Montréal, Éditions Mainmise/T.R.L.K., 1977, p. 134.

22. *Op. cit.*, p. 89.

devenir analyste à la Bourse de New York, Elridge Cleaver, ex-chef des Black Panthers, se recycler dans le dessin de mode, Tim Leary continuer de donner les mêmes conférences depuis quinze ans à des jeunes qui n'y comprennent rien, on est porté à croire que Rubin avait raison. Pourtant à côté de ces cas extrêmes de récupération — signalés à satiété par tous les organes d'un pouvoir qui a la victoire exubérante —, il se fait des choses intéressantes auxquelles l'héritage de *Mainmise* peut certes contribuer. Des revues comme *Dérives*, *le Temps Fou*, *Focus*, *Possibles*, les mouvements coopératifs (habitation, alimentation) et écologiques, les groupes de femmes, peuvent, à partir et à l'intérieur de la réalité québécoise — ce qui faisait gravement défaut à *Mainmise* —, favoriser des changements qui, sans jouir de la publicité de l'explosion hippie, peuvent enfin changer nos vies.